

La maison, bastion d'inégalités des sexes

La révolution féministe n'a pas balayé toutes les différences hommes-femmes. Que ce soit pour le travail ou le partage des tâches.

Il n'y a plus une famille mais des familles. Il n'y a plus un couple avec enfant(s) mais plusieurs formes de parentalité. Dans une société qui a cassé bien des codes traditionnels, le père et la mère sont-ils parvenus à bâtir une indifférenciation de leurs rôles ? Après 40 ans de luttes féminines, on serait tenté de le croire. L'enquête Solidaris - RTL Info - *Le Soir* jette pourtant une lumière crue sur la parentalité « génération 2016 ».

Temps plein, temps partiel. Avec la quasi-généralisation de la présence des mères de jeunes enfants sur le marché de l'emploi, l'ensemble des tâches domestiques doit désormais être « partagé » au sein d'un couple. Il l'est, sans aucun doute. Mais reste à savoir dans quelle « proportion ». Ainsi, Solidaris a voulu savoir si « les évolutions au niveau des représentations sociales se traduisent vraiment dans les comportements ». Premier indicateur : le temps partiel. Parmi les jeunes parents, 35 % des femmes déclarent travailler à temps partiel alors que la quasi-totalité des hommes (95 %) sont occupés à temps plein dans leur entreprise. On notera que le recours au temps partiel féminin augmente au fur et à mesure que s'agrandit la famille. Avec un enfant à charge, un gros quart des femmes réduit son temps de travail mais quand le deuxième pointe le bout de son nez,

c'est plus d'un tiers des mamans (37 %) qui reste davantage à la maison. Et si d'aventure la famille s'agrandit encore, ce sont 53 % des femmes qui font rapidement une croix sur leur carrière à temps plein. Qu'elles le fassent par contrainte ou par instinct maternel tout à fait assumé, Solidaris y décèle clairement une forme d'inégalité.

Le poids de la vaisselle. L'inégalité se mesure également derrière les rideaux, quand papa et maman se partagent, en principe, et la vaisselle et le bain du petit. Alors que 9 mères sur 10 ont un emploi, ces mêmes mères disent assumer à elles seules les trois quarts (72 %) des tâches ménagères et parentales, soit deux fois et demie ce que font leur mari ou compagnon. Petit souci toutefois, ces derniers n'ont pas une vision aussi pessimiste de l'affaire : alors que les mères leur attribuent 28 % du volume des tâches domestiques de la famille, ils estiment, eux, en assumer tout de même 42 %. Les pères s'attribuent-ils un rôle excessif ou les mères sont-elles aveuglées par leur souci de bien faire ? Solidaris ne tranche pas, se limitant à constater que « le partage des tâches semble ne pas évoluer vraiment ». Il affine toutefois l'analyse au travers des groupes sociaux : plus les familles sont aisées, plus le partage des tâches se rapproche du fifty-fifty. L'enquête confirme ces tendances

quand les difficultés d'organisation s'invitent dans le quotidien. Pour les mères, dans l'immense majorité des cas, c'est maman qui garde l'enfant malade à la maison, maman qui l'emène chez le médecin, maman qui va le rechercher à la crèche... Les papas, par contre, estiment la plupart du temps s'investir sur le mode du 50/50... « Les pères s'attribuent visiblement un rôle qu'ils n'assument pas, commente Solidaris. Tout semble se passer comme si le temps "libéré" par le travail salarié était reporté sur le travail domestique. » Tout cela est-il bien normal ? 12 % des femmes et 17 % des hommes sont en accord avec le fait que « le rôle des mamans est de rester à la maison pour s'occuper des enfants »... Choquant ? Le choc doit s'analyser une nouvelle fois à travers le prisme socio-culturel : parmi les femmes titulaires d'un diplôme universitaire, seules 2 % adhèrent à cette vision ancestrale de la répartition des tâches tandis qu'à l'autre bout de la chaîne ce sont près d'une femme sur deux (44 %) qui acceptent ce partage inégalitaire des rôles.

Le stress. Conséquence de cette situation : les femmes souffrent. Et elles souffrent davantage que les hommes. Parmi ces derniers, 36 % estiment que leur vie se résume à une course permanente alors que chez leur compagne ou épouse ce sentiment est partagé par plus d'une femme sur deux (52 %) ! Pour Solidaris, ces chiffres sont à relier à ce qui précède. « On peut donc véritablement parler de "double peine" pour les femmes : à la fois, il y a un partage inégalitaire des tâches matérielles et de la charge mentale mais aussi l'absence de reconnaissance de ce surcroît de prise en charge par leur compagnon ou mari. » ■

ERIC BURGRAFF

SÉRIE 3/4

Comment vont les parents des jeunes enfants

Après l'innocence de l'enfance, après l'insouciance de l'adolescence, l'âge adulte

s'invite dans le cycle de la vie. Avec souvent, en corollaire, le bonheur d'être parent. Le bonheur ? Pour nombre de jeunes pères ou mères, l'expression charrie son lot d'incertitudes, de mal-être, de questionnements, de problèmes simplement existentiels ou dramatiquement matériels... Notamment parce que la fa-

mille aujourd'hui n'a pas plus rien à voir avec le « modèle » né dans les années post-Seconde Guerre mondiale. Pour comprendre les enjeux, pour mettre des chiffres puis des mots sur les récentes évolutions familiales, Solidaris - RTL-Info et Le Soir ont mené l'enquête auprès de 793 parents d'enfants de zéro à trois ans. Ils

livrent leur sentiment sur leur place et leur rôle dans une institution familiale en pleine métamorphose.
- Vendredi 19 février : Et la famille devient plurielle
- samedi 20 février : Famille et travail
- Aujourd'hui : Les inégalités père-mère
- Mardi 23 février : Eduquer dans la précarité

l'experte « Des parents désemparés »

ENTRETIEN

Marie-Thérèse Casman est sociologue et professeure à l'ULg. Responsable du « Panel démographie familiale » au sein de l'Institut des sciences humaines et sociales de l'université, elle a été choisie comme expert de référence pour ce thermomètre Solidaris.

Elle revient avec nous sur quelques résultats de l'étude et présente ses réflexions sur le sujet.

Comment expliquer que des parents de jeunes enfants se sentent dépassés, alors que nous vivons dans une société où l'information coule à flots ?

Les parents sont parfois désemparés lorsqu'il s'agit de combiner la vie familiale et la vie professionnelle. Il y a encore beaucoup de facilités dont tous ne disposent pas. C'est une difficulté qui concerne surtout les femmes et les parents de milieu plus défavorisés. C'est une partie de la population qui se sent mise de côté et pour qui il est davantage difficile d'être en relation avec des professionnels de l'éducation. Pour d'autres, issus de milieux socio-économiques plus favorables, il peut y avoir une surabondance d'informations, qui n'est pas très bien digérée et dans laquelle on se perd. Mais ce qui ressort réellement de cette étude, c'est qu'il y a une certaine catégorie de personnes qui se sent délaissée par les pouvoirs publics et ne sait pas comment s'en sortir au niveau éducatif.

D'ailleurs, ils sont entre 65 et 70 % de parents à penser que la société devrait être organisée pour mieux s'adapter à leurs aspirations. Est-ce possible de tendre vers des changements ?

Pour bien faire, il faudrait mettre différents interlocuteurs autour de la table : patrons, syndicats, personnes de la société civile, politiques et réfléchir à ce qu'on pourrait mettre en place pour soulager ces parents et permettre une articulation plus harmonieuse entre vie professionnelle et vie privée. C'est vrai que des moyens de garde accessibles financièrement, géographiquement et en termes d'horaire, notamment, simplifieraient la vie.

En quoi la désinstitutionnalisation progressive de la famille influence-t-elle les modèles d'éducation ?

La façon dont les parents perçoivent l'enfant a changé, il devient le centre dans les familles. Quelques sociologues disent que le couple parental survit au couple conjugal ; on met l'enfant en avant. Aujourd'hui, il y a plusieurs manières de faire une famille : on ne se marie plus ou on n'achète plus forcément de maison avant d'avoir un enfant. Les calendriers sont bouleversés. La désinstitutionnalisation de la famille signifie qu'on ne doit plus nécessairement passer par ces différentes étapes. Cette mutation est la conséquence de formes familiales davantage plurielles, moins hégémoniques.

Les familles monoparentales et recomposées font partie de la société actuelle.

L'étude indique que la raison principale d'avoir un ou plusieurs enfants est qu'il(s) rend(ent) la vie de tous les jours plus belle. Mais sur l'échantillon interrogé, seuls 57 % des femmes et 49 % des hommes le pensent.

Pourquoi ?

Le désir d'enfant n'est pas un désir partagé par tout le monde, nous vivons dans un contexte où avoir un enfant est un choix.

Mais, surtout, dans la société actuelle, ce n'est pas si simple d'avoir des enfants. On a aussi envie de beaucoup d'autres choses : d'un travail épanouissant et rémunérateur, de temps libre, pour soi, d'une vie sociale. Combiner tout cela est loin d'être évident, surtout quand les enfants sont tout petits. D'ailleurs, on postpose ce désir par rapport à avant.

L'enquête démontre que les femmes sont encore énormément au cœur de l'organisation familiale...

Effectivement. Quand on calcule le temps que chacun passe dans ses différentes activités, on s'aperçoit que les femmes sont plus présentes dans les charges domestiques et pour les enfants. Elles ne font pas tout, mais elles doivent tout organiser et coordonner pour la famille. L'égalité homme-femme est encore loin d'être atteinte, c'est un travail de longue haleine.

Une inégalité davantage marquée dans les milieux socio-économiques défavorisés.

Comment en sortir ?

Par le biais de l'éducation. Notamment dans les écoles, il y a encore trop de stéréotypes sexistes sur le rôle des garçons et des filles. En outre, il faudrait davantage permettre aux femmes d'avoir un diplôme, un métier, la possibilité de s'investir dans une vie professionnelle. ■

Propos recueillis par
VALENTINE ANTOINE

« L'égalité homme-femme est encore loin d'être atteinte, c'est un travail de longue haleine »

MARIE-THÉRÈSE CASMAN

Pierre Bouillon

LE BILLET

LE BROUILLAGE DES RÔLES DANS LE COUPLE

L'enquête menée par Solidaris

consacre un volet au « brouillage des rôles au sein du couple. » Il signale qu'un paquet de sondés et de sondées considère que les rôles de l'homme et de la femme sont définis de façon « moins claire » qu'avant. Les hommes sont 34 % à penser ceci. Et les femmes sont 45 %. Attention - petit dièse : on ne dit pas que ces hommes et ces femmes regrettent cela. On ne dit pas qu'ils s'en réjouissent. Ils constatent et c'est tout. Comme les autres sondés

constatent, eux, et à l'inverse, que les rôles de chacun sont bien clairs et bien déterminés. Bien clairs et bien déterminés... Ce volet du sondage a de quoi rendre perplexe. Il suppose donc, de façon sous-jacente, que l'homme et la femme, dans le couple, pourraient/devraient tenir des rôles bien définis. Et le sous-jacent à ce sous-jacent, c'est quoi ? C'est Léonie en cuisine et Léon au salon. Et c'est Martine qui linge et Martin au football. Dites : vive le brouillage, hein.

diagonale T'es une bonne mère ? Prouve-le !

Actives ou non, les mamans de 2016 semblent toujours en mal de reconnaissance. Ce besoin de voir leur dévouement pour leur progéniture être salué et élevé au rang d'exploit a trouvé, avec les réseaux sociaux, un mode idéal d'expression et de partage. Problème : comment se faire congratuler dans son rôle de maman sur Facebook ou sur Twitter sans que ses amis n'y voient de la contemplation nombriliste ? En y intégrant la dimension « défi », pardi !

Après le challenge qui consiste à se renverser un seau de glaçons sur la tête pour lutter contre la maladie de Charcot, à se prendre en photo sans maquillage pour vaincre le cancer ou à s'enduire de liquide inflammable pour, heu... se faire très très mal, voici le « motherhood challenge ».

Objectif de ce « challenge de la maternité » : prouver à toutes ses copines facebookeuses qu'on est une « super-maman » et qu'on a un cœur « gros comme ça » en postant des selfies avec deux têtes blondes minimum (moins de deux, on ne vous croira pas), des photos de bricolages, de pots de pâte à tartiner, de panier à linge qui déborde ou de cookies maison attestant de cette excellence. Puis, en taguant les copines qui, de facto, entreront dans la grande communauté des mamans admirables qu'on like. « C'est vraiment un job à temps plein », soupire l'une de ces challengeuses sur Twitter.

Rien de bien méchant... Et pourtant, cette revendication agace certaines femmes (et hommes) qui voient dans ce défi, dont les non-mères sont forcément exclues, beaucoup de maladresse. D'autant qu'en s'auto-proclamant Wonder Woman du quotidien, elles laissent forcément

un peu sous-entendre que Monsieur, lui, n'en touche pas une. Et que le mérite du soin et de l'éducation des enfants leur revient. Si, pour certaines, c'est peut-être le cas, on peine quand même à imaginer que ça puisse être une généralité.

Parmi ces internautes agacés par ces distributions de « gommettes » entre mères parfaites, Ellie Taylor, une humoriste et comédienne britannique. A l'image des challengeuses, la jeune femme a posté cinq selfies la montrant en train de flemmarder dans son lit aux côtés d'une bonne bouteille de vin. « *Challenge de la non-maternité : j'ai été nominée par moi-même pour poster cinq photos qui montre mon bonheur de ne pas être maman.* » Sa publication a récolté des milliers de « like » et a incité d'autres non-mères à démontrer à leur tour les joies de la non-maternité. Des messages parfois ponctués d'un sarcastique « *et je ne nomine personne* ». ■

LUDIVINE PONCIAU

témoignage « Devenir père au foyer, c'est un vrai cadeau que ma femme m'a fait »

P eu après 16 h 30, dans un lotissement de villas cossues et récentes de Braine-le-Château, dans le Brabant wallon. Pierre gare son Audi devant sa maison design mêlant la brique rouge et le verre. A peine le pas de la porte franchi, Lyllou, 4 ans, saute des bras de sa nounou Sabrina qui vient de la ramener de l'école pour grimper dans ceux de son papa. Le tout sous le regard jaloux de Cousteau, le vieux boxer au regard triste. La complicité entre le père et la fille n'est pas feinte. Et pour cause, depuis sa naissance Lyllou peut compter sur Pierre qui a mis sa carrière entre parenthèses. Il ne commence à la relancer que depuis peu.

« Ma femme, Patou, voyage au moins trois jours par semaine pour son travail, explique Pierre, 49 ans. Moi, avant la naissance de Lyllou, j'étais graphiste dans une entreprise de Bruxelles. J'ai déjà deux grandes filles d'une première union et j'ai toujours regretté de ne pas les avoir vues grandir. Quand Patou est tombée enceinte, les choses ont immédiatement été claires : nous voulions son confort. Pas question qu'elle soit contrainte à de longues journées qui commencent et se terminent par un passage à la garderie. » Une évidence s'est alors imposée au couple.

« Nous avons décidé que l'un d'entre nous devait mettre sa carrière en sourdine, poursuit Pierre. De mon côté, notamment à cause de la crise économique, les choses se calmaient. Le boulot

de ma femme offrait beaucoup plus de garanties et de sécurités. Nous avons donc décidé qu'à la naissance de Lyllou,

je travaillerais de la maison. C'était gérable. Je pouvais avoir mes clients en ligne directe depuis chez moi. Durant trois ans, j'ai conduit la petite à la crèche à 9 h 30 et je suis allé la rechercher à 16 heures. Je travaillais entre les deux ».

« C'est très chouette de pouvoir passer tout ce temps avec sa fille, ajoute le père. Ça crée de magnifiques rapports. La nuit, même si sa maman est là, c'est moi qu'elle appelle. Je dois bien avouer que ça rend mon épouse un peu jalouse. Mais ce choix a cependant des revers. J'étais moins à Bruxelles, j'avais donc moins de contacts et ça a eu un impact négatif sur mes rentrées financières. » Mais pas que...

« En mai de l'an dernier, après deux ans et demi, j'ai eu un gros coup de blues, concède le graphiste. Je ne voyais plus grand monde. Je me sentais très isolé et j'ai commencé à me poser des questions. Je trouvais que la balance était inégale : ma femme travaillait et moi j'avais le beau rôle. Ma femme m'a dit que je pouvais faire ce que je voulais. Que je pouvais reprendre le travail plus activement. D'un autre côté, je sais qu'elle aurait aimé s'occuper plus de sa fille. C'est la seule qu'elle a. J'ai eu de la chance. Par ailleurs, vu le manque de travail, l'argent commençait à manquer. J'ai toujours été indépendant et je me

voyais mal solliciter la charité auprès de ma femme. » Le salut allait se présenter en novembre-décembre de l'an dernier.

« Une agence de Bruxelles m'a demandé de travailler pour elle, poursuit Pierre. Ça allait me permettre de renouer des liens sociaux, de retravailler en équipe. Avec Patou, nous en avons

discuté. Il ne fallait pas que ça change l'organisation de Lyllou qui était rentrée à l'école et qui est bien dans sa peau. Pas question qu'elle aille à la garderie le matin ou le soir. Nous avons donc décidé de faire appel à une nounou qui va la chercher à l'école quand ni ma femme ni moi ne sommes là. Personnellement, je fais tout pour rentrer au plus tard à 18 h 30 afin de m'occuper du bain. C'est compliqué de la voir moins mais on se rattrape en faisant plus de choses le week-end. »

L'expérience est-elle positive ? Le bilan du père au foyer est relativement mitigé. « C'est un vrai cadeau que ma femme m'a fait mais on aurait dû mieux se préparer, notamment financièrement. Un très jeune couple ne pourrait pas le faire sans une bonne assise financière. Pour Lyllou, c'est incontestablement positif. Je vois qu'elle est moins fatiguée que d'autres enfants de l'école qui passent beaucoup de temps à la garderie. Surtout, je la sens plus mûre. Elle est très tournée vers les adultes et communique beaucoup avec son institutrice. » ■

FRÉDÉRIC DELEPIERRE